

A propos de *L'Amant*, Marguerite Duras, éditions de Minuit



Par Maurice Dejean de la Bâtie (JJR 63)

Voici un petit commentaire (très) personnel sur un des textes majeurs de Marguerite Duras, modeste contribution à l'occasion du 10e anniversaire de la mort de l'écrivain (3-3-1996). Rappelons qu'à cette occasion a été organisée à Hanoi une exposition des livres de Marguerite Duras traduits en vietnamien et d'autres manifestations, dont une lecture théâtrale d'extraits (textes choisis) par Yann Andréa, son dernier compagnon (Centre culturel français de Hanoi, 24 mars 2006).

Couronnée par le prix Goncourt 1984, cette œuvre est le récit fulgurant d'une éclosion, mieux, d'une évasion, qui a permis à une jeune fille d'échapper à des enfermements concentriques qui ont réussi à annihiler, par exemple, sa mère, Marie.

Marguerite a donc 15 ans et demi, et la traversée, un jour, « d'un bras du Mékong sur le bac qui est entre Vinhlong et Sadec » la fait basculer *autre part*, en compagnie de son amant chinois. L'on ne peut parler d'un passage à l'âge adulte (avait-elle eu une enfance ?), ni d'une ouverture sur autre chose, une autre « vie ».

Les circonstances (la robe de soie naturelle usée, les chaussures du soir aux talons hauts en lamé d'or et ornées de petits motifs en strass, le fard), ont fait qu'elle est entrée dans cette aventure un peu par hasard, un peu par provocation.

Elle sait, comme son amant, « dès les premiers jours qu'un avenir commun n'est pas envisageable » (page 62). Elle s'est laissée enfermer dans une nouvelle prison, celle du regard des autres, celle des conventions, celle du déshonneur (la « fille court le plus grand danger, celui de ne jamais se marier », page 73). Peut-être par lassitude, par défaut, par « divertissement », a-t-elle laissé faire une force qui la dépasse, celle même qui dépasse sa mère, ses frères, son amant, celle-même contre laquelle ne pouvait résister le barrage sur le Pacifique que Marie avait fait ériger ? Elle l'a laissée faire « jusqu'à l'obligation de s'arracher » (page 72), emportée par la passion des soirées torrides sous les tropiques (et réveillée en sursaut par la « réalité » ?).

Elle a apparemment vécu ces moments dans une sorte d'état de quarantaine où les événements sont associés : même la mort ou la séparation ne correspond pas toujours aux personnes qu'elle frappe (« *quelqu'un* était mort »...).

Cette confusion, attachée précisément à la mort et la séparation, se retrouve dans le passage où la jeune fille se rend compte dans le bateau (lequel ? quand ?), mêlant la tempête de larmes (déclenchée « comme un ordre de Dieu dont on ignorait la teneur », alors qu' « Il n'y avait pas un souffle de vent ») à « l'éclatement d'une valse de Chopin » (page 138), de la réalité de quelque chose liée à la séparation et qui à cet instant précis la lie à la mort.

Ce quelque chose si longtemps indicible, si fortement enfouie, si hermétiquement cachée, elle ne sait comment le nommer. Ce phénomène de censure absolue est traduit dans un passage hallucinant (témoin - entre autres - de l'art de l'auteur dans le récit de cet enfermement absolu), où une double négation insérée dans une phrase hésitante, rivalise avec des subordonnées en cascade : « [...] elle avait pleuré parce qu'elle avait pensé à cet homme de Cholen et elle n'avait pas été sûre tout à coup de ne pas l'avoir aimé d'un amour qu'elle n'avait pas vu parce qu'il s'était perdu dans l'histoire [...] (page 138) ».

En fait, en y regardant d'un peu plus près, il n'y a que l'amant chinois qui dise ouvertement l'amour, et avec beaucoup d'insistance (« Il lui avait dit [...] qu'il l'aimait encore, qu'il ne pourrait jamais cesser de l'aimer, qu'il l'aimerait jusqu'à sa mort », dernière page) ; et cela « Des années après » ; dans l'œuvre, ces paroles représentent peut-être un signe du terme ultime de l'aventure indochinoise, et sans doute de l'enfermement.

Aventure dont Marie, la mère, n'est pratiquement jamais sortie. Celle-ci, l'un des personnages centraux de cet *Amant*, incarne une femme écorchée vive mais comme morte tout de même. Internée dans un carcan personnel, elle s'est créé, suite à des efforts têtus mais inutiles et d'échecs successifs (cf. *Un barrage contre le Pacifique*, 1950) puis définitifs, une existence d'où ne peut émerger aucune parcelle

d'avenir, écrasée qu'elle est par la recherche d'une survie matérielle - et mentale -. Pourrait-on parler de sa « vie », a-t-elle « vécu », pendant ces années où, après la mort en 1918 de son mari Henri (né à Duras, dans le Lot-et-Garonne), elle s'est enfermée dans cette *ex-patriation* en Indochine ? Aucune échappatoire possible à ce climat et à ces structures (celles de l'Administration coloniale comprise) *tropicalement enfermants* qui écrasent les énergies...

Il se trouve qu'en 1948, à l'âge de 3 ans et quelques, l'auteur de ces lignes a fréquenté jusqu'à son entrée à l'école primaire publique Jauréguiberry (qui n'acceptait pas les gamins de moins de 6 ans), la Nouvelle Ecole française de Mme Donnadiou (page 37). J'ai peut-être suivi une ou des classes (onzième puis dixième) dont elle était la maîtresse, mais je n'ai aucun souvenir de cette femme. Je me souviens seulement de quelques camarades et de l'escalier en bois qui menait à l'étage. De la cour d'entrée et de sa fontaine circulaire centrale entourée d'une haute margelle en maçonnerie. D'un prolongement de cette cour, sur le côté du bâtiment central, qui débouchait sur une porte, sans doute de garage, devant laquelle nous passions nos récréations.

L'école de Mme Donnadiou se trouvait, je crois, rue Testard, du côté du quartier Cho-Dui . De chez moi, proche du Grand Marché de Saigon, pour y aller, j'empruntais un taxi-voiture à cheval, puis je faisais une cinquantaine de mètres à pied...

La haute grille en fer forgé de l'école ne laissait pas filtrer –comment pourrions-nous le deviner, nous, élèves ?- l'enfermement que cette femme avait connu. En 1948, tous ses enfants s'étaient éloignés, le "petit frère" était mort. Pour Marie Legrand de Roubaix (page 59) , ce dernier séjour indochinois serait-il un dernier sursaut pour affirmer sa dignité, à ses yeux ?

Essayons de remettre les événements à leur place respective. A cette époque (1948), l'enfer de Sadec était donc de l'histoire ancienne –mais lésion sûrement toujours vivante ; et les enfants, l'aîné et la fille (en 1931, page 71), loin, et le « petit frère » (en fait, plus âgé que Marguerite), « rappelé à Dieu » (page 126) pendant l'occupation japonaise. « Elle ne peut plus bouger de nulle part » (page 38) : loin, la Plaine des Oiseaux, Vinh Long, Pnom-Penh, Hanoi, le Loir-et-Cher... Elle avait vendu la maison de l'Entre-deux-Mers, elle avait hypothéqué la propriété près d'Amboise, le produit de la coupe des bois (page 94)... Elle avait pris « sa retraite à Saigon [...] Elle avait fait une école de langue française, [...] qui lui permettra de payer une partie de mes études et d'entretenir son fils aîné pendant tout le temps qu'elle a vécu », page 37).

Pauvre femme, recrue de courage, symbole à mes yeux d'une destinée implacable !

En fait, *L'Amant* est construit sur des souvenirs, sur un monde clos et subjectif, celui d'une famille et d'un environnement immédiat amnésiques (« aucune fête n'est célébrée dans notre famille, pas d'arbre de Noël, aucun mouchoir brodé, aucune fleur jamais. Mais aucun mort non plus, aucune sépulture, aucune mémoire », page 72). Mêmes les lieux de l'aventure participent de cette atmosphère : « Je n'ai pas de photographie de Vinh Long, aucune, du jardin, du fleuve, des avenues... Ma mère ne fait photographier que ses enfants. Jamais rien d'autre », page 116). La ville elle-même est désignée par un sobriquet, sans doute mignon, qui circulait dans la colonie française ; Cholen, une déformation de Cholon (« Grand marché » en vietnamien), la partie chinoise de Saigon, ne représentait aucune réalité dans la vie du pays, n'avait aucun écho dans l'esprit des autochtones (pour information, le même phénomène linguistique peut se retrouver dans la bouche de ces autochtones, par exemple : Va-ng, vocable totalement inconnu des Européens, désigne en fait Vinh Long). Enfin, aucune description de l'âme du pays et de ses habitants, qui puisse montrer l'intérêt du narrateur-personnage principal vis-à-vis du cadre de son récit.

L'Amant est pour ces raisons une œuvre complète, qui se suffit à elle-même ; elle n'a besoin d'aucun apport qu'on pourrait puiser dans la biographie de l'auteur ou le cadre géographique ou historique où se déroule le récit. Son autonomie l'érige ainsi en chef-d'œuvre intemporel et « inspatial ».

Maurice Dejean (2002)

Tous droits réservés



* Marguerite Donnadiou est née le 14 avril 1914 à Gia Dinh d'un père professeur de mathématiques et d'une mère institutrice. Son père meurt en 1918 alors qu'elle n'a que 4 ans. Elle reste avec sa mère et ses deux grand-frères, Pierre et Paulo. Après des études secondaires au lycée Chasseloup-Laubat et le Baccalauréat, elle retourne définitivement en France.